

Je vais y arriver ! Je vais y arriver ! Je dois y arriver !
Et voilà que je fais une nouvelle erreur : je regarde l'heure... Non, je ne vais pas y arriver !

Je suis en train de courir comme une dératée dans les rues de Londres parce que, pour la première fois en près de neuf ans de carrière plus qu'honorable, je suis en retard comme jamais. Moi, employée modèle et responsable de la meilleure escouade de cerveaux spécialisés dans le conseil en fiscalité de toute la banque, j'ai des siècles de retard le jour d'une présentation fondamentale. Dès que j'aperçois les tourniquets, je vide tout le contenu de mon sac sur le sol, histoire de gagner du temps. La nervosité et ma course épique m'ont coupé le souffle, mais il faut que je mette la main sur le fichu badge – et vite ou on va me virer.

Pratiquement couchée sur le dallage, je fouille désespérément parmi les mille objets indispensables à toute femme digne de ce nom, jusqu'à ce que je déniche enfin la carte plastifiée qu'il me faut. Sans hésiter, je remballer toutes mes affaires dans mon sac – ou presque toutes, mais qu'importe : ce brillant à lèvres qui est en train de se faire la malle n'a rien de spécial. Voilà, c'est tout moi ! Avec deux heures de retard sur la marche du monde !

— Quelle amusante entrée en scène ! C'est pour la *Caméra cachée* ? demande une voix dans mon dos.

Ma main reste suspendue en l'air tout en serrant furieusement mon badge d'identification que j'étais sur le point de

glisser dans la machine. Inutile de me retourner pour deviner à qui appartient cette voix chargée de perfidie.

OK, cette fois, c'est officiel : je ne vais pas y arriver.

Une part de moi serait tentée de passer mon badge et de poursuivre mon chemin sans même me retourner, mais cela pourrait donner l'impression que je cherche à fuir.

Et le jour où je prendrai la fuite devant Ian St John sera le jour où sonnera la fin du monde. Or, malgré toutes les malédictions et les prophéties chères aux Mayas et aux films hollywoodiens, il semble que nous n'y sommes pas encore.

— Je fais de mon mieux pour divertir mes collègues, dis-je en jetant à peine un coup d'œil par-dessus mon épaule.

Coup d'œil qui me permet de constater que sa silhouette haute et menaçante est en train de s'approcher dangereusement. Je passe d'un geste vif ma carte magnétique et je traverse le hall à grandes enjambées avant d'appuyer comme une furie sur le bouton de l'ascenseur. Au cas où vous ne l'auriez pas compris, je suis très pressée.

— Je n'aurais jamais cru assister à une pareille scène ! lance la voix qui, de mon dos, est passée juste à côté de moi.

Malédiction ! Voilà que nous sommes tous les deux plantés devant un ascenseur qui, soit dit en passant, n'a pas l'intention d'arriver tout de suite. Toute cette technologie pour se retrouver coincée avec un collègue que l'on voulait absolument éviter ! Je me demande pourquoi on n'a pas encore inventé une appli pour éviter de se retrouver dans une situation aussi merdique que celle que je vis.

Je n'ai pas besoin de le regarder pour sentir que le sieur St John me dévisage avec une évidente curiosité. À sa place, je ferais la même chose. Je lève discrètement les yeux pour brûler sous le regard le plus bleu de toute la Création. Aussitôt, je baisse la tête, comme si j'étais éblouie par tant de lumière. Quel gaspillage quand même, ô Créateur, d'avoir donné des

yeux si bleus et si profonds à une créature aussi égocentrique, aussi hautaine, aussi odieuse ! Toutefois, la curiosité étant ce qu'elle est, même chez une fille aussi cérébrale que moi, je lui lance un dernier coup d'œil sans pouvoir réprimer un éclat de rire très net. Réaction automatique de défi : St John fronce ses sourcils noirs de jais. D'ailleurs, c'est une expression que je l'ai vu si souvent adopter que je suis sûre qu'il s'entraîne devant son miroir pour paraître ainsi le plus sinistre possible. À dire vrai, on ne peut pas dire que ce soit raté.

— Je suis ravi de te faire rire aujourd'hui, une journée si difficile pour toi. Tu ne devais pas faire une présentation il y a... , disons, une bonne heure, Jenny ? me demande ce bouffon prétentieux.

Salaud, me dis-je en entrant enfin dans l'ascenseur.

Aïe ! J'ai dû penser trop fort, car Ian me suit en ricanant. Je réplique d'une voix aussi acide qu'une prune cueillie bien trop tôt :

— Oui, je suis terriblement en retard, mais je ne comprends pas qu'un type comme toi arrive à cette heure. Où est donc passé ton noble sens du devoir professionnel ?

— Petit-déjeuner de travail avec une cliente, lâche-t-il d'un ton neutre comme s'il n'était pas le moins du monde touché par mon accusation.

C'est vrai, Ian déjeune ou petit-déjeune avec toutes ses *clientes*. Qui plus est, on raconte qu'elles se pâmeraient devant lui. Pour être sincère, il est probable que toute la population féminine de l'immeuble se pâme aussi, de même que celle de l'immeuble d'en face ou celui de la rue voisine...

Toutes sauf moi. Et j'en suis très fière. Derrière moi, une main presse sur le bouton du cinquième étage.

— Étant donné ton retard, tu pourrais au moins penser à appuyer sur le bouton de l'ascenseur, me fait-il noter dans un sarcasme.

La vérité, c'est que j'ai été distraite par mes pensées à son sujet. Enfer et damnation ! Comme si je n'avais déjà pas assez de problèmes !

Un léger sursaut et nous voici en chemin.

— Allons, Jenny, insiste-t-il. Dis-moi ce qui ne va pas. Tu n'es jamais en retard...

Je me tourne pour lui faire face et je constate qu'il me regarde comme un chasseur sur le point de tirer sur sa proie. Une mèche rebelle de cheveux noirs lui barre le front et, d'un geste étudié (sans doute le produit d'un autre entraînement devant son miroir), il la repousse pour révéler ses yeux intenses. Si j'étais objective, je devrais bien admettre que le contraste est particulièrement remarquable, mais, par bonheur, je ne suis pas du tout objective lorsqu'il s'agit de Ian. Je peux donc demeurer parfaitement insensible à son aspect physique. La bave de mes collègues féminines lui suffit largement.

— Mettons les choses au point, lui dis-je d'un ton agacé. Primo, mon retard de ce matin ne te concerne en rien. Deuzio, ne fais pas comme si ça t'intéressait parce que je sais parfaitement que tu n'en as strictement rien à faire.

D'abord, ma belle phrase semble ne trouver aucun écho, jusqu'à ce que, sur ses lèvres bien dessinées, apparaisse un sourire des plus impertinents.

— Jenny, Jenny... Comment peux-tu imaginer pareille chose de moi ? déclare-t-il comme s'il s'adressait à une enfant.

Heureusement, l'ascenseur a enfin atteint sa destination et je m'apprête à fuir mon calvaire quand je sens, dans mon dos, un net changement de registre.

Cette fois, la voix est plutôt sèche. Avec une certaine satisfaction, je commence à me dire qu'il ne m'a fallu que deux petites minutes et demie pour lui faire perdre son flegme. Impressionnant, mais peut mieux faire.

— Ça me concerne, d'autant que j'ai été appelé pour calmer l'ire de lord Beverly qui attend sa conseillère fiscale depuis exactement une heure.

Sur cette déclaration accablante, il se dirige d'un pas vif vers la salle de réunion. Quant à moi, je reste pétrifiée pendant une seconde avant de partir au pas de course pour le rattraper. J'y parviens au moment précis où il ouvre la porte d'un geste

déterminé et c'est avec l'air d'une coureuse de cent mètres que je le suis à l'intérieur. Pas le choix, non ?

Nous découvrons une scène qui tient autant du salon de thé que du spectacle de cabaret – d'autant plus choquant lorsque vous savez être la seule responsable de ce spectacle hors programme. Le très redoutable lord Beverly est, en effet, en train de siroter son thé alors que notre patron, Colin, fait de son mieux pour entretenir la conversation. Un Colin rouge comme une pivoine et tendu comme un arc (et Colin n'est *jamais* tendu). Là, je dois admettre qu'il a une excuse plus que valable parce qu'il est de notoriété publique que tout le monde est toujours tendu en face de lord Beverly. Ce type parvient à conjuguer une allure pompeuse et un air menaçant, avec toute la suffisance à laquelle on peut s'attendre de la part d'un aristo anglais qui croit vivre encore au XVIII^e siècle, sans parler de la morgue que lui procurent ses monceaux d'argent.

Aujourd'hui, la plupart des nobles ont tout misé (et perdu) depuis des générations, et nous, pauvres communs des mortels que nous sommes, en sommes réduits à les plaindre.

Pas lord Beverly, non. Le très honorable s'estime supérieur autant par sa naissance que par sa fortune, fortune dont il a certes hérité, mais qu'il a su également faire fructifier de manière remarquable grâce à des mines dont on sait seulement qu'elles se trouvent en Nouvelle-Zélande.

— Ian, mon garçon ! s'exclame Beverly en se levant pour le saluer d'un ton affable.

Pendant un instant, j'ai l'impression de rêver : Beverly, affable ? Qu'est-ce que Colin a bien pu lui mettre dans son thé ?

Ian lui serre la main d'une poignée ferme et sourit d'un air naturel. Oui, oui, naturel... Du jamais vu !

— Lord Beverly ! Quel plaisir de vous revoir ! s'exclame Ian d'un air parfaitement détendu.

Bien sûr, il peut se permettre d'être détendu, ce n'est pas lui qui est en retard.

— Tout le plaisir est pour moi ! Et comment se porte ton

grand-père ? Cela fait un moment que je ne l'ai pas croisé au club. J'espère qu'il va bien, s'informe courtoisement Beverly comme s'il était un être humain comme vous et moi.

Colin et moi échangeons un regard impatient. Je suis sûre qu'il vient de penser comme moi que nous pourrions les laisser à leurs politesses d'aristo pour décamper. Hélas, juste au moment où je m'apprête à battre en retraite, lord Beverly s'aperçoit de ma présence. Manque de réactivité patent, Jenny !

— Ah ! Miss Percy... Vous voici... Enfin.

Sa phrase est une constatation qui sonne comme une condamnation à mort. En l'espace d'une seconde, son ton a changé pour devenir froid comme le pôle Nord.

— Lord Beverly, je ne sais comment me faire pardonner...

Mes explications sont interrompues sur-le-champ par un geste vif de la main et un regard de pierre. Quelqu'un devrait lui rappeler que je ne suis pas son chien.

Je suis sûre qu'il va me dire mes quatre vérités lorsque Ian intervient :

— Lord Beverly, j'espère que vous excuserez ma collègue. Elle a dû s'occuper d'un grave problème familial.

Voilà donc que le lord, qui était prêt à m'envoyer au diable quelques secondes plus tôt, s'arrête dans sa lancée et m'observe d'un œil qui me fait comprendre qu'il a été battu sur son propre terrain. Tout comme il est parfaitement clair qu'il se fiche de mon problème comme d'une guigne.

En revanche, il est prêt à s'attirer les grâces du sieur St John, ce qui ne peut que m'étonner : je n'aurais jamais cru que lord Beverly aurait eu besoin de s'attirer les bonnes grâces de qui que ce soit.

— Eh bien, j'imagine que tout le monde doit, de temps à autre, faire face à un problème familial, concède-t-il enfin.

Malgré la méchanceté du ton, je comprends qu'il accepte l'explication. Incroyable ! J'en suis tellement secouée que je demeure bouche bée pendant au moins une minute. Réellement bée. St John contre Beverly : un à zéro. Une part de moi est presque déçue tandis que l'autre, la part rationnelle, est

soulagée. Vraiment. Je me remets à respirer normalement, soudain consciente que cela faisait au moins dix minutes que j'étais en apnée.

— Je vous remercie de votre compréhension, lui dis-je d'un air théâtral.

Tiens, Colin se décide enfin à intervenir.

— Puisque nous avons abordé les points préliminaires, je vous propose, lord Beverly, de vous laisser entre les mains de votre avocat fiscaliste. Ian et moi, nous allons vous laisser travailler en paix.

Cela dit, il se dirige avec empressement vers la porte, mais on dirait que lord Beverly n'en a pas tout à fait terminé avec ses exigences.

— Colin, pendant que j'y pense, vous ne pensez pas que Ian pourrait être présent à notre réunion ?

Ma mâchoire supérieure dégringole tandis que ma bouche s'ouvre tout grand. Une réunion avec Ian ? Personne n'a mis Beverly au courant ou quoi ? Le client a toujours raison, mais, là, il ne se rend pas compte de ce qu'il est en train de demander.

Colin, en revanche, ne se rappelle que trop bien les périodes apocalyptiques au cours desquelles nous avons travaillé ensemble, Ian et moi. Querelles, sarcasmes, insultes...

Tout y est passé. Le visage du boss est d'ailleurs blanc comme un linge, et sa panique, totale. Pauvre homme ! Je suis sûre que cette matinée entrera direct dans le *top ten* des plus malheureuses de toute son existence.

— Désolé, lord Beverly, je crois que Ian a déjà un rendez-vous..., balbutie Colin en tentant de sauver la situation.

Beverly n'est pas le genre de type à se laisser intimider par un quelconque engagement avec un autre que lui. Au fond, il faut le comprendre, le pauvre homme : ça fait une heure qu'il est assis là, dans la salle de réunion, à siroter du thé et à grignoter des sablés bourrés de beurre, et il sait parfaitement qu'il va obtenir tout ce qu'il demande.

— Je dois insister, Colin, se contente-t-il de dire.

Maudit soit-il ! Il sait parfaitement qu'il n'a pas besoin d'en dire plus. Résigné, notre patron opine de la tête.

— Tu crois que tu peux te libérer, Ian ? demande-t-il bêtement.

— Donnez-moi deux minutes. Je vais me libérer. Excusez-moi juste un petit moment, dit l'homme le plus réclamé de la journée.

Et il disparaît.

Non, non, je ne vais pas y arriver. Le temps de sortir mes dossiers de mon sac, et Ian est déjà de retour, parfaitement à l'aise, souriant et avec son regard déterminé.

Il est vraiment en train de se réjouir de cette matinée (et c'est entièrement ma faute). Voilà ce qui va être la journée la plus merdique de toute mon existence. Jusqu'à présent, la primauté avait été donnée à celle où j'avais été opérée de l'appendicite et que j'avais vomi sans trêve après l'anesthésie, mais aujourd'hui..., aujourd'hui est vraiment pire !

Mon ennemi numéro un s'est installé confortablement dans un beau fauteuil de cuir à côté de lord Beverly, sans doute mon ennemi numéro deux pour l'heure, comme s'il était impatient d'entendre mes brillants projets pour l'optimisation fiscale de son immense patrimoine.

Pendant un moment, j'ai l'impression d'avoir été catapultée en arrière, au temps où c'était la noblesse contre la plèbe, point barre. Lord Beverly, fils de marquis, et Ian St John, petit-fils du duc de Revington, futur héritier du titre, et comte de quelque chose dont je ne me souviens pas sur le moment, me scrutent depuis leur trône, certainement impatients de voir ce que diable j'ai bien pu concocter.

OK ! C'est parti. Au fond, je suis et je demeure l'esprit le plus brillant que cette banque ait à son actif – et ce, malgré l'opinion contraire du comte de pacotille. Je démarre ma présentation géniale et leur montre ce que je vaux.